

les choses. La chute des préjugés avait mis à nu la source des pouvoirs. On avait découvert leur faiblesse. Ils sont tombés en effet à la première attaque.

Il fallait donc refaire l'autorité sur un autre plan. Il fallait qu'elle se passât du cortège des habitudes et des préjugés ; il fallait qu'elle se passât de cet aveuglement qu'on appelle la foi. Elle n'avait hérité d'aucuns droits ; il falloit donc qu'elle fut entière dans le fait ; c'est-à-dire dans la force.

Je ne montais pas ainsi sur le trône comme un héritier des anciennes dynasties pour m'y assésir mollement sous les prestiges des habitudes et des illusions, mais pour affermir les institutions que le peuple voulait, pour mettre les lois en accord avec les mœurs, et pour rendre la France redoutable, afin de maintenir son indépendance.

On ne tarda pas à m'en fournir l'occasion. L'Angleterre étoit fatiguée par les séjours de mes troupes sur les côtes. Elle vouloit s'en débarrasser à tout prix, et chercher la bourse à la main, des alliés sur le continent. Elle devoit en trouver.

Les anciennes dynasties étoient effrayées de me voir sur le trône. Quelques politesses que nous fissions, elle voyaient bien que je n'étais pas un des leurs, car je ne régnais qu'en vertu du système qui détruisait l'autel que le temps leur avait élevé. J'étais à moi seul une révolution. L'empire les menaçait comme la république. Elles le redoutaient d'avantage, parce qu'il étoit plus robuste.

Il étoit donc de leur politique de m'attaquer le plutôt possible ; c'est à dire avant que j'eusse pris toutes mes forces.

Les chances de la lutte qui alloit s'ouvrir, étoient un grand intérêt pour moi. Elles alloient m'apprendre la mesure de la haine qu'on me portait. Elles alloient m'apprendre à distinguer ceux des souverains que la crainte déciderait à s'associer au système de l'empire, d'avec ceux qui périroient plutôt que de transiger avec lui.

Cette lutte devoit amener de nouvelles combinaisons politiques en Europe. Je devois succomber, ou en devenir l'arbitre.

Je venais de réunir le Piémont à la France, parce qu'il falloit que la Lombardie s'appuyât à l'empire. On cria à l'ambition ; on prépara la hée pour le combat. Cette réunion servit de signal.

La bataille devoit être rude. Les Autrichiens rassembloient toutes leurs forces, et les Russes étoient décidés à y joindre les leurs.

Le jeune Alexandre venoit de monter sur le trône. Comme les enfans aiment à faire le contraire de leurs parens, il me déclara la guerre parce que son père avait fait la paix. Car nous n'avions rien eu de commun avec les Russes ; leur tour n'étoit pas venu, mais les sages et les courtisans s'étoient décidés ainsi. Us ne croyoient